

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie Christine VARONE

Damas, lumière sur nos vocations

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 261-282

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

D a m a s ,

l u m i è r e s u r n o s v o c a t i o n s

Lorsque nous évoquons la conversion de saint Paul, nous pensons immédiatement aux trois récits du livre des Actes des Apôtres.¹ Or ces textes sont secondaires par rapport aux épîtres pauliniennes qui sont de « première main », alors que les Actes sont influencés par la théologie de Luc.²

Cela n'enlève rien à l'intérêt du livre des Actes. Sans eux nous ignorions pratiquement tout des circonstances (lieu, entourage, chute à terre, frayeur ambiante, cécité, intervention d'Ananie) et du dialogue entre Jésus et Saül. Mais il y a entre les Actes et les épîtres toute la différence qu'il y a entre un événement vu de l'extérieur et le même événement vécu de l'intérieur. Luc met l'accent sur la christophanie alors que Paul insiste sur son expérience intérieure et sur la révolution opérée dans sa vie par la rencontre de Damas. Il a été saisi par le Christ, c'est l'heure capitale de sa vie. L'évangile sera désormais proclamé aux païens.

Nous nous proposons donc de lire quelques passages des épîtres (spécialement dans les « grandes épîtres »), puis de tenter une lecture de l'événement pour aujourd'hui, certain qu'il y a dans toute vie chrétienne un chemin de Damas et une rencontre avec Jésus dont dépend tout l'avenir.

¹ Actes 9 : 1-19 ; Actes 22 : 6-16 ; Actes 26 : 12-18.

² Cf. L. Cerfaux, *Les Actes des Apôtres*, dans Introduction à la Bible, t. II, DDB 1959³.

J. Dupont, *Etudes sur les Actes des Apôtres*, Paris 1967.

J. Kodell, *La théologie de Luc et la recherche récente*, dans BT bib. 1 (1971) 119-149.

Le lecteur s'étonnera en abordant les épîtres de ne jamais y rencontrer le récit explicite de la « conversion-vocation » de Paul. Probablement ce dernier l'avait-il fait oralement lors de ses visites dans les diverses communautés. Aussi n'y revient-il pas dans ses lettres si ce n'est par allusions ou pour rappeler le point de départ de tout son apostolat. L'important se vit en profondeur : c'est Jésus qui vit en Paul.

I QUELQUES TEXTES

1 Cor. 9 : 1

« Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je donc pas vu Jésus, notre Seigneur ? »

La première épître aux Corinthiens fut probablement écrite vers Pâques 57, soit plus de vingt ans après la vision de Damas.

Des factions divisent la communauté et des scandales ont surgi. Cela appelle une mise au point de Paul (première partie 1, 10-6, 20) et lui offre l'occasion d'exalter la sagesse et l'idéal chrétiens. Dans une seconde partie (7-11), l'auteur répond aux questions qui lui ont été posées à propos du mariage, de la virginité et de la manducation des idolothytes (8-9 : 1). C'est dans ce contexte que se situe notre passage. Si en mangeant des idolothytes, on scandalise ses frères, la charité commande de s'abstenir. Le chrétien doit savoir renoncer à ses droits, ainsi Paul (9 : 1).

Le ton est celui de la diatribe. Pourtant il ne s'agit pas d'une entreprise contre les lecteurs de la lettre, mais plutôt d'une exhortation à pratiquer certains renoncements afin d'exalter l'évangile.

Emporté par son argumentation et par le souci de convaincre, Paul fait appel à sa propre expérience. Nous n'avons droit qu'à une mention rapide et discrète car ce n'est pas lui que Paul prêche.

Paul fait reposer son titre et sa mission d'apôtre sur le fait qu'il a vu Jésus. Le verbe utilisé ici (oraô) est le plus courant dans le Nouveau Testament dans le sens de voir. Il est très concret.

C'est par un acte de Dieu, par un événement objectif que Paul est devenu apôtre. Sa conscience apostolique est déterminée par la vision de Jésus sur le chemin de Damas.

Le verset 2 de ce même chapitre laisse supposer que la mission apostolique de Paul n'était pas reconnue par tous.

Nous aurons l'occasion de revenir sur la personne de Jésus telle qu'elle est apparue à Paul. Pour l'instant, contentons-nous de retenir l'affirmation catégorique d'une vision de Jésus, vision fondant l'investiture apostolique de Paul.

1 Cor. 9 : 16-17

« Prêcher l'évangile en effet n'est pas pour moi un titre de gloire ; c'est une nécessité qui m'incombe. Oui, malheur à moi si je ne prêchais pas l'évangile ! Si j'avais l'initiative de cette tâche, j'aurais droit, certes, à une récompense ; si je ne l'ai pas, c'est une charge qui m'est confiée. »

Nous sommes toujours dans le même contexte. Paul aurait le droit de recevoir sa subsistance comme les autres apôtres, mais il préfère mourir plutôt que d'être à la charge de la communauté, car sa situation est différente. C'est le caractère impératif de la vision de Damas qui fonde sa situation particulière. Il a reçu sa mission contre sa volonté. Or, une prédication imposée ne peut rapporter un salaire.

Arrêtons-nous à quelques-uns des termes utilisés par Paul :

anagê (nécessité) (v. 16) laisse entendre une notion de contrainte, comparable à celle qui fut imposée à Jérémie (20 : 7-9) : « Tu m'as séduit, Yahvé, et je me suis laissé séduire ; tu m'as maîtrisé : tu as été le plus fort... », notion encore renforcée par le verbe épikéimai qui signifie être jeté dessus, être imposé d'une façon implacable.

C'est donc en termes de violence que Paul rappelle la force de la grâce qui l'a terrassé sur le chemin de Damas pour le faire apôtre.

Cette note d'imposition (akôn : agissant involontairement, par force) indique la manière dont Paul a reçu son oikonomia (v. 17). Le P. Spicq³ voit dans ce terme une allusion à 1 Cor. 4 : 1 : « qu'on nous considère comme des serviteurs du Christ, des intendants des mystères divins ». L'oikonomia serait donc une charge confiée à des esclaves qui n'ont pas à attendre de récompense ni de salaire. C'est bien la situation de Paul : il n'a pas à recevoir la rémunération (misthos) que procure une

³ *Épîtres aux Corinthiens*, Pirot-Clamer, Paris 1949, p. 232.

œuvre entreprise sur initiative personnelle. Oubliant sa propre générosité, il ne voit plus que l'œuvre de Dieu. L'apologie fait éclater l'humilité.

Nous retiendrons de ce passage l'aspect de mainmise de Dieu sur celui qui n'a plus le choix d'agir ou de ne pas agir, d'évangéliser ou de ne pas évangéliser. Le regard est déporté, le centre d'intérêt a passé du moi au Toi. C'est toujours le Dieu séducteur et charmeur de Jérémie qui appelle.

1 Cor. 15 : 3-10

« ... En tout dernier lieu, il m'est apparu à moi aussi, comme à l'avorton. Oui, je suis le moindre des apôtres ; je ne mérite pas le nom d'apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile. Loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! non pas moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. »

Paul donne des instructions relatives à la résurrection des morts (ch. 15). Pour ranimer l'espérance des lecteurs, il leur présente une suite d'attestations concernant la résurrection de Jésus (15 : 1-11).

Après être apparu à tous les membres éminents de l'Eglise primitive dont le témoignage est susceptible d'authenticité (v. 5-7), le Christ ressuscité s'est révélé à l'avorton (éktrôma). Ce terme était réservé aux fruits des couches prématurées, à ceux qui étaient arrachés de force au sein de leur mère par une naissance anormale, inattendue et violente. Le fait que Paul utilise cette expression dénote la soudaineté, la non-préparation, l'arrachement à un sein mort, que fut la conversion de Damas.

L'apparition de Jésus à Paul fut imprévue, anormale et radicale, donnant naissance à un être nouveau. Le P. Spicq propose de voir dans cette femme à qui on arrache son enfant la synagogue. L'événement vécu par Paul serait le prototype de la crise par laquelle tout le judaïsme aurait dû passer.

Paul n'a jamais oublié qu'il a persécuté l'Eglise. Il garde une conscience très vive de son indignité radicale (déjà soulignée en 9,16). C'est à la seule initiative de Dieu, à sa seule grâce que Paul doit sa mission d'apôtre. Ici, il attribue plus précisément son appel au Père. A l'origine de sa conversion, il y a un acte de la puissance de Dieu. C'est bien

une alliance que Dieu propose. Comme il élève l'esclave à la liberté, il fait d'un persécuteur acharné un apôtre. C'est toujours Dieu qui prend les devants, bouleversant toute catégorie et toute logique humaine. Paul en a très fortement conscience et sait devoir tout à la grâce (charité Théou). Le souvenir de l'expérience de Damas suscitera toujours l'enthousiasme de celui qui en fut le bénéficiaire (2 Cor. 11 : 5 ; 11 : 23 s. ; 12 : 9-10).

Désormais la vie de Paul va consister en une révélation au monde de ce Christ ressuscité qui s'est imposé à lui. Il n'y aura plus de limite à son zèle, car il a été bouleversé par une vision qui a transformé son être intime : «... nous sommes transfigurés à son image même... » (2 Cor. 3 : 18).

2 Cor. 4 : 6

« En effet le Dieu qui a dit : " Que du sein des ténèbres brille la lumière " est Celui qui a brillé dans nos cœurs, pour faire resplendir la connaissance de la gloire de Dieu, qui est sur la face du Christ. »

La deuxième épître aux Corinthiens est une lettre de reproches. Paul se voit obligé de faire l'apologie de sa conduite passée (1, 12-7, 16). Dans une seconde partie il aborde la question de la collecte en faveur de l'Eglise de Jérusalem, pour terminer sa lettre par une nouvelle apologie, polémique cette fois (10-13).

Notre passage se situe dans la première de ces apologies. Paul répond aux griefs d'altération de l'évangile (1, 12-2, 17) et glorifie le ministère apostolique (3, 1-6, 10). Il entend bien défendre la liberté de son apostolat de la nouvelle Alliance (cf. 2 Cor. 3 : 3) contre un compromis entre le christianisme et le judaïsme.

Paul reprend l'image du Dieu Créateur (Gen. 1 : 3) qui des ténèbres fait surgir la lumière et l'applique à une création nouvelle : le chrétien ou plus précisément le chrétien Paul. C'est Dieu en personne qui a illuminé Saul sur le chemin de Damas.

Le verbe briller (élampsen) est utilisé cinq fois dans le Nouveau Testament. Entre autres, lors de la Transfiguration (Mat. 17 : 2), pour parler du retour du Christ à la parousie (Luc 17 : 24) et lorsque l'ange vient délivrer Pierre dans son cachot (Actes 12 : 7). Il s'agit donc d'un événement de l'ordre du salut qui annonce et anticipe la fin des temps.

Quant au terme de lumière (phôs), on sait l'importance du thème dans le Nouveau Testament et le symbolisme théologique qu'il recouvre. Tout ce qui conduit vers Dieu est lumière. Ici le sens de phôs provient de l'association des termes connaissance (gnosis) et éclairer (lampô). Il ne s'agit pas de l'élément mais du mouvement amorçant le processus de connaissance. C'est l'être dans ce qu'il a de plus profond qui est atteint, le cœur (kardia). C'est l'être en tant qu'il aime et comprend, en tant qu'il est conscience et liberté. La nouvelle Alliance (Jér. 31 : 31) est réalisée. Les mots sont formels, c'est Dieu lui-même qui est l'hôte des âmes, du cœur, dit Paul. Il en résulte que l'apôtre de la nouvelle Alliance est remodelé à l'image de Celui qu'il contemple. « La connaissance de Dieu et l'illumination du cœur vont de pair. »⁴

L'interprétation de phôtismos (resplendir, illuminer) est discutée. Le terme ne revient que deux fois dans le Nouveau Testament (soit aux versets 4 et 6 de notre chapitre). Dans la Septante il a toujours le sens passif de lumière qui brille (Ps. 26 : 1 ; 43 : 4). Ce sens pourrait convenir ici : « C'est lui qui a resplendi dans nos cœurs (en y répandant) la lumière de la science. » Cependant la majorité des exégètes proposent d'y voir le sens actif d'illumination que procure la prédication évangélique. Notons encore que le verset 6 est parallèle au verset 4. Au visage rayonnant de Moïse est opposé celui du Christ. La gloire que les Israélites lisaient sur le visage de Moïse, les chrétiens la lisent sur celui du Christ (én prosôpoi Christou).

Il est permis de penser que Paul a pu contempler cette gloire de Dieu en Jésus lors de la vision de Damas. Cette illumination fut si plénière et bouleversante que Paul n'a désormais plus qu'un « leitmotiv » : dire Dieu au monde. Son ministère est maintenant à niveau divin, ce n'est plus lui qui vit mais le Christ qui vit en lui (Gal. 2 : 20). Le Christ est le lieu de la création nouvelle, c'est lui qui répand la lumière de la foi.

Ce passage offre, nous semble-t-il, une densité encore inconnue dans les textes précédents. L'accent est mis non point tant sur le phénomène de l'apparition que sur les conséquences de cette révélation. « Il faut bien avouer que le Christ devient en un instant le centre de sa (Paul) pensée religieuse et que ce Christ est " Fils de Dieu " ». ⁵

⁴ J. Dupont, *Gnosis, La connaissance religieuse dans les épîtres de saint Paul*, Louvain 1949, p. 45.

⁵ L. Cerf aux, *Le Christ dans la théologie de saint Paul*, Cerf 1954, p. 9.

2 Cor. 5 : 16

« Aussi ne connaissons-nous plus personne selon la chair. Même si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi à présent. »

Paul voudrait que les Corinthiens soient fiers de lui, aussi se met-il à découvert, leur ouvre-t-il son cœur.

Ce passage a donné lieu à des interprétations très diverses. J. Cambier⁶ y lit une structure tripartite qui donnerait :

- a) à partir de maintenant, nous ne connaissons plus personne selon la chair ;
- b) pourtant il y a eu un temps où nous avons connu le Christ selon la chair (vraisemblablement avant Damas) ;
- c) maintenant, nous ne le connaissons plus ainsi.

Ces antithèses laissent nettement entendre que Paul oppose sa vie religieuse actuelle à celle d'autrefois. La seconde antithèse porte sur « selon la chair », « non plus selon la chair ».

Il faut donc que nous nous arrêtions aux expressions « selon la chair » et « connaître ».

Kata sarka (selon la chair) signifie selon ce qui est extérieur, selon ce qui est apparent et visible ; d'où par extension, selon des critères tout humains.

J. Cambier et C. Spicq proposent de rapporter « selon la chair » au verbe connaître et non au Christ. Si l'humanité est morte et ressuscitée avec le Christ (5 : 14-14), les hommes doivent être considérés sous l'angle de leur vocation céleste, en tant que créatures nouvelles.

Ainsi « selon la chair » s'opposerait à « selon l'esprit » : connaissance charnelle d'une part, et spirituelle de l'autre.

⁶ J. Cambier, La connaissance charnelle et la connaissance spirituelle du Christ par saint Paul dans 2 Cor. 5 : 16, dans *Littérature et Théologie pauliniennes*, DDB 1960, pp. 72-92.

En 16b, Paul parle vraisemblablement de la connaissance du Christ qu'il avait en tant que juif, alors qu'il jugeait d'après les seules lumières de l'homme psychique (1 Cor. 14), se fiant aux apparences, d'où le rôle de persécuteur qu'il tenait.

En 16a, Paul parle de la connaissance nouvelle qu'il a acquise et qui fait qu'il juge désormais toute chose de l'intérieur, avec les yeux de la foi. Au Christ crucifié et regardé comme le maudit de Dieu a succédé le Messie glorieux, Sauveur et Fils de Dieu.

Quant au verbe connaître, il est rendu en 16a par eidenai et dans les deux autres cas par ginôskein. Le verbe oida indique une connaissance parfaite. C'est toujours de cette connaissance que Jésus connaît. Cela signifierait que la connaissance actuelle de Paul est totale, à l'image de celle du Christ, alors que celle qu'il avait avant la vision de Damas était provisoire et imparfaite, charnelle.

Ainsi Paul affirmerait que depuis sa conversion une vie nouvelle a commencé, marquée par une relation nouvelle et permanente avec le Christ, le temps du verbe venant confirmer l'idée de durée.

J. Cambier note encore que soit eidenai soit ginôskein doivent être entendus au sens religieux. Il appuie sa thèse sur une statistique : ginôskein signifie à trois reprises une connaissance « historique » (1 Cor. 14 : 7; 14 : 9; Phil. 1 : 12 et 2 : 19) et environ trente fois une connaissance religieuse ; connaissance de l'œuvre du Père que le Christ est venu accomplir et que l'Esprit fait comprendre. La proportion est à peu près la même pour eidenai. Il semble donc bien qu'il s'agisse ici du sens religieux.

Ce sont donc les deux phases de sa vie que Paul rappelle dans ce passage : les ténèbres d'avant la rencontre de Damas et la vie dans l'Esprit qui les a remplacées.

Gal. 1 :1

« Paul, apôtre, non de la part des hommes ni par l'intermédiaire d'un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père qui l'a ressuscité des morts. »

Il y a à l'origine de l'épître une situation douloureuse : la propagande judaïsante a réussi à semer le doute dans la communauté, prétendant

que Paul est en contradiction avec l'Eglise de Jérusalem. Aussi, renonçant à l'action de grâces, Paul entre sans préambule dans le vif du sujet, et l'adresse (1 : 1-5) résume les données : réaffirmation de l'origine divine de son apostolat et de la puissance salvatrice de la mort du Christ.

Paul utilise deux formules presque semblables pour insister sur le fait qu'il ne doit rien aux hommes non de la part des hommes (ouk ap' anthrôpou) ni par l'intermédiaire d'un homme (oudé di anthrôpou). Puis il joue avec l'opposition non... de (ouk... dia) et mais... de (alla dia) pour mieux affirmer que tout vient de Dieu dans son mandat à l'apostolat : rien des hommes, tout de Jésus et de Dieu le Père. Paul cite d'abord Jésus-Christ parce que c'est lui qui lui est apparu sur le chemin de Damas, puis le Père en tant qu'auteur de la résurrection de son Fils.

Gal. 1 :12

« Ce n'est pas non plus d'un homme que je l'(évangile) ai reçu ou appris mais par une révélation de Jésus-Christ. »

Paul oublie sa réserve habituelle à propos des grâces qui lui ont été accordées, ne pouvant taire celle qui a radicalement changé sa vie. Il n'y a pas eu d'intermédiaire ni dans la transmission (parelabon) ni dans l'enseignement (edidakhên). L'origine est divine : une révélation de Jésus-Christ.

Ce terme de révélation (apokalupsis) et le verbe correspondant (apokaluptô) sont très importants et viennent à plusieurs reprises dans l'épître aux Galates.

Si nous en croyons B. Rigaux⁷, l'idée qu'ils recouvrent est peut-être la plus centrale de tout l'Ancien et le Nouveau Testament. On trouve dix-huit fois le substantif dans le Nouveau Testament dont quinze fois chez Paul. Quant au verbe, il est utilisé vingt-six fois dont treize chez Paul. Il a toujours le sens figuré de découvrir métaphoriquement.

« C'est par cette conception de la religion que le judaïsme et le christianisme sont ce qu'ils sont : une révélation d'une réalité préexistante. On n'invente pas. On ne développe pas un système de pensée. La Bible

⁷ *Les Epîtres aux Thessaloniens*, Etudes bibliques, Paris 1956, p. 205.

est l'histoire d'une communication de Dieu qui deviendra Parole et Évangile, mais qui est d'abord l'ablation d'un voile sur des êtres, des pensées et des volontés. Parce que cette connaissance est dans l'histoire et vise l'histoire, la révélation elle-même comprend plusieurs objets... »⁸, à savoir la révélation de Dieu en tant qu'existant et de son être intime dans sa manifestation trinitaire. Dans l'Ancien Testament, cette révélation est tournée vers l'avenir, tandis que dans le Nouveau Testament, la révélation de la fin a déjà eu lieu, mais on attend le retour de celui qui l'a apportée. Il faudra une nouvelle révélation pour le rendre présent.

Au début, le terme apokalupsis est une notion purement juive (réalité céleste qui descend sur la terre à la fin des temps). Puis l'évolution du terme correspond à celle de la pensée de Paul (en 2 Thess. 1 : 7, en I Cor. 1 : 7, il s'agit de la Parousie du Christ ; en Rom. 8 : 18-19, il est question de gloire eschatologique). En Gal. 1 : 12 et 16, «le Christ est rendu présent à l'Apôtre pour lui conférer son identité ».⁹

Il ne faudrait cependant pas penser que tout ce que Paul dit de Jésus lui a été révélé directement, mais plutôt qu'il a été gratifié d'une révélation de ce qui est le secret de Dieu. On trouve le terme dans le même sens en 1 Cor. 14 : 6, 26 ; 2 Cor. 12 : 1 ; Eph. 1 : 17. Jésus est ici à la fois l'auteur et l'objet de cette révélation.

Paul fait suivre cette confiance d'un rappel de ce qu'il fut avant sa conversion (v. 13-14). Rien ne le préparait à une telle révélation. Le Christ va réutiliser les capacités de l'ex-persécuteur polarisant son zèle et sa fougue afin d'en faire un passionné de la Bonne Nouvelle.

Gal. 1 : 15-16

« Mais quand Celui qui dès le sein maternel m'a mis à part et appelé par sa grâce, daigna révéler en moi son Fils pour que je l'annonce parmi les païens, aussitôt, sans consulter la chair et le sang... »

Avec ces versets nous atteignons un sommet : la manifestation du Christ est liée à la mission d'évangéliser les païens.

⁸ *Les Epîtres aux Thessaloniciens*, Etudes bibliques, Paris 1956, p. 625.

⁹ A. M. Denis, *L'investiture de la fonction apostolique par « Apocalypse »*, Etude thématique de Gal. 1 : 16, RB 64 (1957) p. 357.

La notion de séparation, de mise à part, de sélection est associée à celle d'appel.

Celui qui a mis à part, qui a élu, c'est le Dieu de l'Ancien Testament qui mettait à part les prophètes, les séparant du profane pour les consacrer à son service (cf. Ex. 18 : 12 ; 19 : 23 ; 29 : 26 ; Lévit. 20 : 25 s.).

Ce terme (aphorizô) se trouve dix fois dans le Nouveau Testament, toujours dans un sens religieux, tantôt bon, tantôt mauvais (Actes 13 : 2 : l'Esprit Saint fait mettre à part Barnabé et Saul).

Paul emprunte la formule « dès le sein maternel » à l'Ancien Testament. On la trouve plusieurs fois dans la Septante : en Juges 16 : 17, Samson se dit « consacré à Dieu dès le ventre de sa mère » ; dans les psaumes 22 (10-11) et 71 (6) et surtout dans Deutéro-Isaïe (49 : 1) : « Yahvé m'a appelé dès le ventre de ma mère, dès le sein il a prononcé mon nom », «... lui qui m'a formé dès le sein pour être son serviteur (49 : 5)...», « ... je ferai de toi la lumière des nations pour que mon salut atteigne aux extrémités de la terre » (49 : 6).

Ainsi, les notions d'élection et de vocation se combinent avec l'envoi aux païens. C'est bien la même trilogie qu'en Gal. 1 : 15-16 : élection-vocation-mission auprès des Gentils.

Le rapprochement est encore plus frappant avec Jérémie : « Avant de te former au ventre maternel, je t'ai connu, avant que tu sois sorti du sein, je t'ai consacré ; comme prophète des nations je t'ai établi » (1 : 5). Jean-Baptiste lui aussi fut « rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère » (Luc 1 : 15).

Ces références à Jérémie et Isaïe viennent confirmer l'appartenance de la conversion-vocation de Paul à la grande lignée des vocations prophétiques. Cela est éclairant pour se faire une idée de la conscience apostolique de Paul.

C'est au bon plaisir de Dieu que Paul doit son élection. Le verbe eudokêô (traduit par « daigna » dans la citation) indique l'acte divin décisif et oriente la suite de la phrase. Appliqué à Dieu, ce verbe et le substantif correspondant (eudokia) signifient un vouloir gratuit, absolu et concret, un « décret divin prédéterminant ». Ce décret peut s'appliquer au salut et émane d'une bienveillance qui se veut efficace. Parfois le terme contient l'idée d'un choix particulier, ainsi dans les passages eschatologiques et messianiques tels qu'Isaïe 42 : 1 qui sera repris lors du baptême de Jésus (Mat. 3 : 17) et de la Transfiguration (Mat. 17 : 5). Il s'agit donc toujours d'un amour gratuit, d'un décret souverain, d'un choix préférentiel.

Il n'y a pas d'autres raisons à l'apocalypse du Christ que le seul bon plaisir divin. Aussi Paul laissa-t-il transparaître son admiration à l'égard du plan de Dieu en lui.¹⁰

Nous avons déjà traité le thème de « révélation » à propos de Gal. 1 : 12. Ajoutons simplement que le contexte doctrinal est ici le même que celui de Rom. 1 : 17 : il s'agit de l'évangélisation et c'est à ce sujet que Paul raconte sa conversion. L'apocalypse serait une anticipation de la Parousie en vue de l'évangélisation des païens et Paul aurait « une fonction d'intermédiaire entre le Christ de l'eschatologie et les Gentils ». ¹¹

Sans doute apokalupsai (révéler) combine ici l'apparition et la certitude intérieure qui en résulte. Il s'agit d'une apocalypse d'investiture. Cette manière de présenter sa fonction paraît unique dans les épîtres.

C'est à Dieu qu'est attribuée la révélation du Fils. L'aspect intérieur de cette révélation ne s'oppose pas au caractère objectif de la vision tel qu'il est mentionné dans les Actes (9 : 17; 22 : 14; 26 : 1). La fin du verset « sans consulter la chair et le sang » vient confirmer qu'il ne s'agit pas d'une connaissance reposant sur des critères humains. La certitude de Paul est d'un autre ordre et sa vocation s'inscrit dans le prolongement de celles de Moïse, d'Israël ou des prophètes : appelés en tant que chargés de mission.

J. Dupont¹² fait un rapprochement entre l'investiture¹² de Matthieu (Mat. 16 : 16) et celle de Paul (Gal. 1 : 15-16), car toutes deux sont liées à une révélation du Fils de Dieu, accordées par le Père. On y trouve la même expression caractéristique : « Cette révélation t'est venue, non de la chair et du sang, mais de mon Père qui est dans les cieux » (Mat. 16 : 17). Ici le caractère de la révélation du Fils n'est pas strictement eschatologique.

Phil. 3 : 12

« Non que je sois déjà au but, ni déjà devenu parfait ; mais je poursuis ma course pour tâcher de saisir, ayant été saisi moi-même par le Christ Jésus. »

¹⁰ Pour toute cette question, consulter S. Légasse, *Jésus et l'enfant*, Etudes bibliques, Paris 1969, pp. 180-182.

¹¹ A. M. Denis, o.c., p. 342.

¹² J. Dupont, *La révélation du Fils de Dieu en faveur de Pierre (Mat. 16 : 17) et de Paul (Gal. 1 : 16)*, dans RSR 52 (1964), 2-10.

L'unité de cette épître de la captivité est sujette à caution. Il n'est pas impossible que ce passage appartienne à une lettre C (3, 2-4, 1) rapportant une brûlante polémique contre les missionnaires judéo-chrétiens. Paul se laisse aller à une émouvante biographie spirituelle. Le ton devient particulièrement intense et personnel quand il s'adresse à ses chers Philippiens.

Paul nous a brossé son portrait de Pharisien (v. 5-7). Sa situation était avantageuse. Mais tous ces avantages, il les a abandonnés et tenus pour rien dès qu'il a connu le Christ.

Le premier sens du verbe katalambanô est bien : saisir, empoigner. Ici, le sens est le même qu'en Rom. 9 : 30 et signifie atteindre définitivement. Il paraît donc légitime de comprendre ce passage en référence à la vision de Damas. Paul rencontre le Christ d'une façon violente et inéluctable, il est arraché à sa fausse béatitude de Pharisien bien-pensant, il est saisi par plus fort que lui.

Contrairement à Gal. 1 : 15-16, la conversion de Paul n'est pas considérée dans son rapport avec la mission apostolique, mais comme « la découverte de ce qui fait l'essence du christianisme ».¹³ Paul a passé d'une connaissance de Dieu à une connaissance du Christ. C'est la grâce initiale dont découlent toutes les conséquences actuelles, à savoir la conformation de plus en plus totale de celui qui fut saisi à celui-là même qui l'a saisi.

Nous retenons les points suivants de notre étude des épîtres : Paul affirme avoir vu Jésus (1 Cor. 9 : 1 ; 15 : 8) : Jésus qui s'est littéralement imposé à lui (1 Cor. 9 : 16 ; Phil. 3 : 12). Ce Jésus n'est pas celui des apparitions post-pascales — tel qu'il s'est fait voir aux disciples et aux saintes femmes. C'est le Christ en gloire que Paul a vu, gratifié qu'il fut d'une apocalypse (2 Cor. 4 : 6 ; Gal. 1 : 12-16). Enfin, l'Apôtre rattache son apostolat auprès des Gentils à cette apparition (Gal. 1 : 16), s'inscrivant ainsi dans la lignée des prophètes.

Nous aurions pu étudier d'autres textes faisant allusion à la gratuité de l'appel de Damas et à l'envoi aux Gentils, pourtant leur rapport avec la vision de Damas était moins évident.

L'éclairage projeté sur la vision de Damas est celui de la discrétion. Si Paul en parle, c'est parce qu'on a mis en doute l'authenticité de sa mission. Atteint dans son être même d'apôtre, il réagit en évoquant la

¹³ J. Dupont, La conversion de Paul et son influence sur sa conception du salut par la foi, dans *Foi et Salut selon saint Paul*. Analecta Biblica 42, Rome 1970.

grâce bouleversante de Damas qui est à l'origine de sa vocation. Cela explique que nous n'ayons pas un récit détaillé — susceptible de satisfaire notre curiosité — mais seulement de brèves allusions.

Il y a probablement une seconde raison, d'ordre psychologique celle-là, justifiant ce caractère fragmentaire. Quiconque a vécu un événement capital et déterminant l'entoure d'un halo de discrétion, évitant ainsi de devenir l'objet d'une légende plus ou moins déformante. La matérialité de l'événement, son déroulement, sont secondaires. Ce qui a du prix aux yeux de Paul, c'est l'emprise du Christ et il n'aura pas trop de toute sa vie pour mûrir et approfondir cette découverte. Nous trouvons un phénomène analogue chez les mystiques : ce qu'ils ont expérimenté reste indicible. Les grâces extérieures dont ils ont pu être les bénéficiaires ne sont rien en comparaison de la douceur de la présence de Dieu qu'ils ont goûtée. Leur cœur est tellement séduit par Dieu que tout le reste est dérisoire : « Je restai là et m'oubliai, le visage penché sur le Bien-Aimé. Tout cessa pour moi et je m'abandonnai à lui... »¹⁴

« Pour lui Jésus, j'ai renoncé à tout et considère tout comme une ordure afin de gagner le Christ » (Phil. 3 : 8), «...oubliant le chemin que j'ai derrière moi et me précipitant en avant, je cours droit au but... » (Phil. 3 : 13-14). « Celui qui aime vraiment Dieu regarde comme un gain et une récompense la perte de toutes les choses créées, et la perte de lui-même par amour pour Dieu. »¹⁵

Damas fut réellement cette illumination première. Un seul mot pourrait résumer cette expérience initiale : Jésus-Christ. Dès lors « qui pourra nous séparer de l'amour du Christ ? » (Rom. 8 : 35).¹⁶

II LES APPELÉS DE L'ALLIANCE NOUVELLE

L'événement de Damas est d'une telle densité que nous pourrions en tenter bien des relectures. Nous nous contenterons de soulever quelques points.

¹⁴ Saint Jean de la Croix, Œuvres spirituelles, *La Montée du Carmel*, strophe 8. Paris 1947, p. 18.

¹⁵ Id., *Avis et Maximes* 163, p. 1202.

¹⁶ Pour une étude plus fouillée on pourra consulter : G. Lohfink, *La conversion de saint Paul*, Cerf 1967, Coll. « Lire la Bible ». J. Munck, *La vocation de l'Apôtre Paul*, dans Stud. Theol. Lund., 1948.

Un unique dessein

Remarquons tout d'abord que la conversion de Paul souligne la continuité du dessein divin. L'homme est arraché à son horizon limité pour être associé à l'œuvre de Dieu. Ainsi à toutes les grandes étapes de l'histoire du salut figure un nom. A l'Alliance est définitivement lié celui d'Abraham, à la Loi celui de Moïse, à la royauté celui de David, au prophétisme celui d'Isaïe, à la charnière des deux testaments celui de Jean-Baptiste, à l'Incarnation celui de Marie et à l'évangélisation des nations celui de Paul. Si Dieu fait irruption, par son Fils, dans la vie de Saul, c'est pour lui confier une mission, pour le charger de la réalisation d'une grande page de la vie de l'Eglise. Paul fait désormais partie de cette grande lignée des appelés, il entre dans ce dessein de Dieu qui est à la fois créateur et rédempteur. Créateur, car Dieu appelle à l'être, et rédempteur, car Dieu recrée toute chose en son Fils. L'homme pénètre dans une histoire sainte, dans un dialogue dont Dieu a toujours l'initiative (il suffit de se rappeler la façon dont Saul est terrassé et le rôle qu'il a joué auparavant comme persécuteur), qu'il s'agisse du lendemain de la chute ou du chemin de Damas. C'est en définitive chaque homme que Dieu poursuit dans son dessein de miséricorde, le harcelant de sa tendresse et l'interpellant par son nom.

C'est toujours Dieu qui prend les devants, qui appelle et se révèle (souvenons-nous de l'insistance avec laquelle Paul rappelle qu'il a été gratifié d'une révélation de Dieu). « Pour qu'une conversion se produise, il faut une rencontre avec Dieu, rencontre impossible à l'homme si Dieu ne se manifeste pas à lui. »¹⁷

Des choix étranges...

Et les choix de Dieu sont souvent désarçonnants et paradoxaux. Il appelle des bergers qui ne savent pas s'exprimer pour en faire des chefs (Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je pour aller trouver Pharaon et pour faire sortir d'Egypte les enfants d'Israël ?... Je n'ai jamais jusqu'ici été éloquent... Ma bouche est malhabile et ma langue pesante... » Ex. 3 : 11 ; 4 : 10). Il prend un pâtre pour prophète (Amos 7 : 14), des hommes au cœur trop tendre pour « arracher et renverser, pour exterminer et démolir, pour bâtir et planter » (Jér. 1 : 10) ; Jésus se choisit des publicains comme colonnes de l'Eglise (Luc 5 : 27), un larron pour entrer avec lui dans le Paradis (Luc 23 : 43), un homme qui l'a renié comme

¹⁷ J. Dupont, *Etudes sur les Actes des Apôtres*, p. 449.

chef de son Eglise, un ex-persécuteur, Paul, pour révéler son nom aux païens.

Dès lors on comprend les hésitations d'un Ananie à se rendre auprès de Saul et le dialogue qu'il a avec Dieu : « Seigneur, j'ai entendu beaucoup de monde parler de cet homme (Paul) et dire tout le mal qu'il a fait à tes saints à Jérusalem. Et il est ici avec plein pouvoir des grands-prêtres pour enchaîner tous ceux qui invoquent ton nom » (Actes 9 : 13-14).

La réponse de Dieu : « Va, car cet homme m'est un instrument de choix pour porter mon nom devant les païens... » (Actes 9 : 15), nous montre que ce ne sont pas nos brevets de vertu qui nous valent d'être appelés, nommés ; ce n'est pas parce que nous valons mieux ou plus que tant d'autres que nous sommes chrétiens, et l'Eglise n'est pas une assemblée sélectionnée sur le mérite de chacun. Elle est la communauté des pauvres, des boiteux et des estropiés, de tous ceux qui ont été élus pour témoigner de l'amour de Dieu, de ce Dieu qui est venu « non pour les bien-portants, mais pour les malades, non pour les justes, mais pour les pécheurs » (cf. Mat. 9 : 12-13).

... et inattendus

Le plus souvent Dieu intervient brutalement, sans qu'il y ait eu une préparation consciente. C'est ainsi qu'il terrasse un Saul, qu'il interpelle un Charles de Foucauld ou un André Frossard : « ... je ne peux pas fournir les repères d'une élaboration lente où il y a eu changement brusque ; je ne peux donner les raisons psychologiques, immédiates ou lointaines, de ce changement, parce que ces raisons n'existent pas ; il m'est impossible de décrire la voie qui m'a conduit à la foi, parce que je me trouvais sur un tout autre chemin et que je pensais à tout autre chose lorsque je suis tombé dans une sorte d'embuscade... ».¹⁸

Nous pourrions multiplier les exemples de ces emprises divines, de ces retournements à la manière du chemin de Damas. Ils sont plus ou moins spectaculaires. Citons encore un cas proche de nous dans le temps, celui de Jacques Fesch,¹⁹ ce guillotiné de vingt-sept ans qui a rencontré le Christ dans la prison où il est enfermé à la suite d'un double meurtre : « ... brutalement, en quelques heures, j'ai possédé la Foi, une certitude absolue. J'ai cru et je ne comprenais plus comment

¹⁸ A. Frossard, *Dieu existe, je l'ai rencontré*, Fayard 1969, p. 12.

¹⁹ *Lumière sur l'échafaud*, Lettres de prison de Jacques Fesch, guillotiné le 1er octobre 1957, à 27 ans, présenté par A. M. Lemonnier, Paris 1971.

je faisais pour ne pas croire ».²⁰ « J'ai vraiment maintenant la certitude de commencer à vivre pour la première fois. J'ai la paix et un sens à ma vie, alors que je n'étais qu'un mort vivant. »²¹

L'alliance baptismale...

C'est toujours Dieu qui propose une alliance, son alliance, cette réalité qui est le point de rencontre de deux dynamismes s'interpénétrant. Lui seul peut nommer l'homme, car lui seul le connaît réellement ; lui seul peut prendre les devants et commettre la folie d'élever les pécheurs à la dignité de fils, un persécuteur au rang d'apôtre des nations. « On ne s'impose pas au Seigneur, on est admis. »²²

L'admission par excellence a pour nom le baptême, ce baptême qui, parce qu'il est invitation à une vie nouvelle, est aussi genèse de toute une histoire. « Sur-le-champ Paul fut baptisé... et aussitôt il se mit à prêcher Jésus dans les synagogues, proclamant qu'il est le Fils de Dieu » (Actes 9 : 18 ; 20).

Le baptême est l'événement de Damas de chaque vie chrétienne, c'est la rencontre initiale, la vocation à la filiation. Nous y sommes tellement habitués que nous n'en voyons plus la radicale nouveauté. Probablement est-ce un des bienfaits de la lecture de la conversion de Paul de nous y sensibiliser et de nous rappeler qu'il n'y a plus rien à attendre de neuf ou d'extraordinaire. C'est dans l'apparente insignifiance du sacrement que nous sommes entrés dans une vie nouvelle, que nous avons été élus. C'est là que nous devons déchiffrer notre vocation, cette vocation qui est « le sens de la personne », qui « est ouverte sur l'au-delà »²³ et qui est toujours au-dessus de nos moyens.

... créatrice de liberté

« Si j'avais l'initiative de cette charge... » (1 Cor. 9 : 17). Mais Paul ne l'a pas. Elle revient à Dieu et par le fait même est en même temps contraignante et créatrice de liberté : « C'est quand on se convertit au Seigneur que le voile tombe. Car le Seigneur, c'est l'Esprit, et où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté » (2 Cor. 3 : 16-17).

²⁰ Id., p. 33.

²¹ Id., p. 35.

²² A. Manaranche, *Un chemin de liberté*, Paris 1971, p. 111.

²³ L. Massignon, *Opera minora*, Beirut 1963, t. 3, p. 689.

La volonté de Dieu résout l'antithèse liberté-grâce. Dieu respecte trop notre liberté pour entrer par effraction. Il est le seul capable de la respecter puisqu'il en est le créateur, et pourtant « il arrive parfois que la volonté de Dieu s'impose à moi d'une façon indubitable, au-delà de l'hésitation et de la délibération. Le Seigneur, dans la logique même de ce nom que je lui donne sans trop y croire, m'investit comme il veut. ... Il m'épargne simplement la forme onéreuse du débat, il me sort du dilemme qui oppose la passivité à l'activité, dans un Instant qui n'a pas d'épaisseur temporelle, et que j'approfondirai plus tard par la mémoire spirituelle... ».²⁴

Seuls ceux qui en ont fait l'expérience peuvent en parler. Et cette alternance du « Il m'a possédé » et du « je suis libre » est déconcertante pour l'homme « raisonnable ». Comment pourrait-il comprendre Paul s'écriant : « C'est lorsque je suis faible que je suis fort » ? Il n'est qu'une voix qui puisse en parler, celle des mystiques, et Paul en est. Eux seuls sont des hommes de l'indicible.

Il faudrait citer toutes les lignes où Massignon évoque l'emprise de l'Etranger qui l'a visité, un soir de mai, devant le Tâq. « il est entré, toutes portes closes, Il a pris feu dans mon cœur que mon couteau avait manqué, cautérisant mon désespoir qu'il fendait, comme la phosphorescence d'un poisson montant du fond des eaux abyssales... Aucun Nom alors ne subsista dans ma mémoire (pas même le mien) qui pût lui être crié, pour me délivrer de Son stratagème, et m'évader de Son piège. Plus rien ; sauf l'aveu de Son esseulement sacré : reconnaissance de mon indignité originelle, linceul diaphane de l'entre-nous-deux, voile impalpablement féminin du silence : qui le désarme ; et qui s'irise de Sa venue : sous Sa parole créatrice. » « ... Par un renversement des valeurs, Il a transmué ma tranquillité relative de possédant en misère de pauvre. Par un retournement « finaliste » des effets vers les causes, des intersignes vers les archétypes, tel que la plupart des hommes ne le réalisent qu'en mourant. »²⁵

En un langage différent, Jacques Fesch exprime la même réalité. « Une main puissante m'a retourné... Son action n'est pas comme celle des hommes, elle est insaisissable et elle est efficace ; elle me contraint et je suis libre, elle transforme mon être et je n'ai pourtant pas cessé de devenir ce que je suis. »²⁶ Contraint et plus libre que jamais, encerclé irrésistiblement et pourtant capable de se soustraire, apaisé et pourtant

²⁴ A. Manaranche, o.c, p. 158.

²⁵ L. Massignon, o.c, pp. 832-833.

²⁶ J. Fesch, o.c, p. 46.

en pleine lutte : « ... La lutte est venue, silencieusement tragique, entre ce que je fus et ce que je suis devenu. Car la créature nouvelle qui a été greffée en moi implore de moi une réponse à laquelle je reste libre de me refuser... Je ne puis être en paix que si j'accepte cette guerre. »²⁷

« L'amour de Dieu nous presse », nous invite à la vie, et pourtant la voie de l'anti-amour demeure et reprend de l'attrait à certaines heures. Mais un attrait qui sent l'artifice et la destruction. Si l'emprise divine a été suffisamment vigoureuse, comme elle l'a été pour Paul qui désormais ne connaît plus selon la chair, le clinquant perdra vite de son pauvre éclat et l'aliénation nous apparaîtra sous son vrai jour, cédant le pas à un désir de conformité au Christ, désir qui est source de paix (Col. 3 : 15). « Après les grands coups frappés à la porte de notre cœur, après les bouleversements du premier amour, après l'ivresse de telle décision initiale, après les flagrants délits de l'activité de l'Esprit, après la provocation qu'est la vocation, c'est l'instauration d'une paix plus éloquente que la voix, c'est la présence imperceptible mais sûre, c'est le calme austère du service fidèlement accompli. »²⁸

Le miracle de la conversion

Le côté un peu sensationnel de la vocation de Paul pose la question du miracle dans une « conversion ».

Si on admet que le fait que Dieu se révèle à l'homme est toujours extraordinaire, il y a alors dans toute intrusion de Dieu quelque chose qui relève du miracle et dans ce sens le baptême est lui aussi, à proprement parler, miraculeux. Si on admet que l'important du miracle, c'est ce qui en résulte, à savoir une existence transformée, alors toute initiative de Dieu est miraculeuse.

Par contre, si on entend par miracle un événement tapageur, Dieu en fait peu et on attendra en vain son intervention, sa manière habituelle étant plus discrète. Bien sûr, « il en est qui bénéficient d'une irruption soudaine de la lumière, afin que soit attestée la liberté seigneuriale de la Parole divine, surtout en des époques cadennassées dans leur positivisme »,²⁹ mais ceux-là mêmes — nous croyons l'avoir assez montré

²⁷ Id., pp. 46-47.

²⁸ A. Manaranche, o.c., p. 160.

²⁹ A. Manaranche, o.c., p. 13.

à propos de Paul — ne mettent pas l'accent sur les manifestations extérieures, mais sur le retournement qu'une telle révélation a provoqué. « La vie chrétienne s'est bien affadie pour que le mot de conversion ne puisse plus être employé sans revêtir un aspect dramatique et singulier — alors qu'il devrait être le fait quotidien de nos vies... »³⁰

Paul a été radicalement transformé, il est cet « homme nouveau » qu'il nous exhorte à devenir. C'est dans cette transformation, quasi ontologique tellement elle atteint tout l'homme, que réside l'important d'une « conversion ». Elle est appel à la sainteté et à l'identification au Christ. L'élu devient un être à part en qui s'opère une révolution extraordinaire, changeant en un instant sa manière de voir, de sentir. « Ayant été saisi par le Christ, je poursuis ma course pour tâcher de saisir », écrit Paul. A. Frossard parle de l'alarme qu'il provoqua dans sa famille, tant son caractère se transforma et son langage fut insolite.³¹ Le fil de la vie est rompu, un nouvel ordre s'implante, une rupture s'impose, le regard est hypnotisé par Jésus crucifié. Paul devient l'apôtre de ce Jésus qu'il persécutait et se laisse maintenant persécuter par ses frères de sang, les juifs. « Cinq fois j'ai reçu des juifs les trente-neuf coups de fouet ; trois fois j'ai été flagellé ; une fois lapidé ; trois fois j'ai fait naufrage. Il m'est arrivé de passer un jour et une nuit dans l'abîme ! » (2 Cor. 11 : 25). « Oui, je me complais dans mes faiblesses, dans les outrages, les détresses, les persécutions, les angoisses endurées pour le Christ ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Cor. 12 : 10).

Il n'y a plus qu'un essentiel, relativisant tout ce qui n'est pas Dieu, il n'y a plus qu'un pôle d'attraction, détruisant, réduisant à néant tout ce qui n'est pas lui. « Aussi bien ne regardons-nous plus aux choses visibles, mais aux invisibles » (2 Cor. 4 : 18). Ainsi un Paul et tant d'autres après lui : un François d'Assise, un Charles de Foucauld : « Quand je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais pas faire autrement que de ne vivre que pour lui ; ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi : Dieu est si grand ! Il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas lui. »³² Ainsi un Ignace d'Antioche qui aspire de toutes ses forces au martyre, un Jacques Fesch qui, à quelques semaines de son exécution, estime : « Je suis le plus privilégié des hommes parce que ce qu'on va me donner est hors de proportion avec ce qu'on va me prendre ».³³

³⁰ P. Xardel, *La flamme qui dévore le berger*, Cerf 1969, p. 117.

³¹ A. Frossard, o.c., p. 129.

³² Ch. de Foucauld, *Lettres à Henri de Castries*, Paris 1938, pp. 96-97.

³³ J. Fesch, o.c., p. 115.

Un bonheur livré au pillage

La vie devient un « chemin de liberté », l'existence est transfigurée. C'est le passage « d'un cœur de pierre à un cœur de chair », de la dispersion à l'unité. Dès lors cette transformation doit se dire et l'homme devient révélation de Dieu, de ce « Christ qui vit en lui ». Comme Paul, il devient audacieux « dispensateur du Mystère », il est fait missionnaire, proclamant la manière dont Dieu est intervenu en Jésus, criant son éblouissement, «... ce bonheur que j'aurais tant aimé distribuer, répandre, livrer au pillage».³⁴ Un grand amour est à la fois indicible et criant..., mais jamais celui qui a été saisi par le Christ ne pourra refermer les mains sur son trésor. Il devient serviteur de Dieu et de la communauté. C'est ainsi que Paul commence ses lettres : « Paul, serviteur du Christ Jésus, apôtre par vocation, mis à part pour annoncer l'Évangile de Dieu » (Rom. 1 : 1 et pratiquement toutes les autres adresses). Serviteur de cette communauté à qui il doit infiniment, car sur la route de tout appelé il y a un « Ananie » — visible ou invisible — pour donner le baptême et invoquer l'Esprit Saint, cet Esprit sans qui une démarche de conversion est impensable.

A peine investi du nom de chrétien, devient-on témoin, apôtre, chargé de mission, sel de la terre. Celui à qui Dieu s'est révélé devient révélateur de ce Dieu, et son apostolat reçoit le sceau de l'authenticité de la communauté même. Il n'y a pas de conversion qui ne soit du même coup vocation, et il n'y a pas de vocation qui ne s'inscrive dans l'Église au service de l'Église. Les tonalités sont variées, portant l'empreinte de chacun, et pourtant fondues dans une seule et même réalité. Il n'y a pas d'état de vie privilégié menant plus sûrement à la sainteté que d'autres, mais une diversité de charismes au service d'une seule et même réalité : l'édification du Corps du Christ (1 Cor. 12 : 4 s.). « A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun » (1 Cor. 12 : 7) ; il n'y a pas d'appel qui ne soit en fonction de la communauté. Abraham devient père dans la foi d'une multitude, Moïse est désigné pour conduire Israël, les prophètes sont appelés pour dire Dieu aux hommes, Jésus vient pour sauver l'humanité entière, pour révéler au monde le Père, et Paul est mis à terre sur le chemin de Damas pour annoncer Jésus aux gentils. Ainsi, il n'est pas vraiment d'Église celui qui veut se sauver seul, celui qui n'est pas travaillé par le souci missionnaire, celui qui ne souffre pas de voir le visage de son Église terni par les divisions.

Appel personnel, s'adressant à chacun, et pourtant cheminement en communauté, dans cette communauté où il n'y a plus ni « Juifs ni Grecs, ni esclaves ni hommes libres » (1 Cor. 12 : 13).

³⁴ A. Frossard, o.c., p. 129.

Ce qui précède pourrait laisser penser que tout est l'œuvre d'un éblouissement, que tout est fait sur la route de Damas, ou, comme le dit le héros d'un roman de J. Green : « Quand je sortis de cette église, j'étais converti sans bien m'en rendre compte. Le reste suivit tout naturellement. »

« — Le reste ? »

« — Le reste, c'est-à-dire la découverte de l'Évangile et le retour à l'Église... »³⁵

Et nous refermons le livre, partagés entre l'envie d'être l'objet d'une telle grâce et la lassitude à la pensée de notre médiocrité et de notre laborieux cheminement. « Comme ils ont de la chance ! » pensons-nous secrètement, oubliant que toute vie est marquée par l'épreuve du temps, de la durée, que toute existence est cheminement, route, d'étape en étape, d'une intuition à la plénitude, d'un appel initial à un accueil définitif, avec cette alternance de clarté et d'obscurité, jusqu'au jour où le chemin débouche sur le face à face.

« D'ailleurs, ceux-là mêmes qu'une clarté subite a investis comme à l'improviste ne sont pas dispensés, après coup, de prendre intelligence de leur foi ; et le Christ doit conquérir, dans le réseau de leurs jugements de valeur, cette place centrale qu'il s'est adjugée en un éclair, mais qu'il ne possède pas encore de façon effective. »³⁶

La « conversion » doit devenir cette « metanoia » qui est retournement quotidien, qui fait que nous demeurons toujours en état de vocation, tantôt le cœur brûlant au souvenir de ces instants où l'Esprit nous a retournés — comme Paul dans les passages que nous avons évoqués —, tantôt languissant et piétinant.

Dans sa sagesse toute maternelle, l'Église prend pitié de ses enfants qui « se traînent » et les invite dans la nuit pascale à redire le « oui » initial, celui du baptême ; elle les appelle à longueur d'année à renouveler le « cœur à cœur » des débuts, dans l'eucharistie, et à de nouvelles conversions dans le sacrement de pénitence, leur redisant que « ce n'est pas une fois mais de nombreuses fois que nous nous " convertissons " en cette vie, et cette suite infinie de petites et de grandes " conversions " et bouleversements intérieurs amène finalement notre transformation dans le Christ ». ³⁷

Marie Christine Varone

³⁵ J. Green, *L'autre*, Paris 1971, p. 258.

³⁶ A. Manaranche, o.c., p. 13.

³⁷ T. Merton, *Vie et Sainteté*, Seuil 1966, p. 151.